

REPORTAGE

ÉQUATEUR (2/3) Sur le rio Arajuno

Le souffle de la sarbacane

Avant de rejoindre le Napo, un puissant affluent de l'Amazone, le fleuve Arajuno glisse à travers la forêt tropicale sur une centaine de kilomètres. Sur leurs pirogues, des guides amérindiens initient les touristes à la jungle.

DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL À TENA

Est-ce que des jaguars rodent derrière l'hôtel ? Au cours de son excursion en forêt, la nuit dernière, un couple d'Équatoriens a surpris un raton laveur. La veille au soir, des Français sont tombés nez à nez avec un petit serpent blanc aux aguets sur une feuille de bananier. Un gros crabe d'eau douce s'est aussi enfui quand leur groupe a pataugé dans un boyau inondé en contrebas du sentier. Dans la jungle équatorienne, les meilleures chaussures de marche sont inutiles. Personne ne refuse les bottes en caoutchouc prêtées par les guides.

Vous avez dit curare ?



Une fillette ahuano et le guide José Papa-Andi avec une sarbacane traditionnelle. Très aiguisée, la fléchette est aussi fine qu'une tige de mikado.

PHOTO R. MI CAMPI (M. MARCO T. VASCO)

On ne coupe pas à cinq bonnes heures de voiture pour descendre de Quito (2 850m) à Tena (600m), à 120km à l'est du pays, en direction du Brésil. L'Amazonie équatorienne se mérite : deux chaînes de montagne, d'incessants chantiers routiers, un col à plus de 4 000m et des barrages de pluie s'invitent sur le trajet.

Après l'azur des Andes de la communauté otavalo, ses tapis multicolores et ses ponchos (DNA d'hier), la jungle broie le paysage dans un vert bouteille et uniforme. L'atmosphère est moite ; le thermomètre ne décroche pas des 28 degrés. Dans la capitale, il en faisait dix de moins.

Encerclée par la forêt, frangée de fleuves et de rivières, Tena (20 000 habitants) est un carrefour pour des milliers de touristes fascinés par le mythe amazonien.

Parfois sans le savoir, ils mettent leurs pas dans ceux d'un scientifique et explorateur français, Charles Marie de La Condamine (1701-1774), qui mesure en 1736 un arc de méridien d'un degré près de l'équateur. La Condamine laisse son

nom dans l'histoire. Pour parachever sa mission, il prolonge son périple jusqu'à Cayenne et devient le premier scientifique à descendre l'Amazone. En plein XVIII^e siècle, il étudie l'arbre à caoutchouc et l'usage du curare.

Un caïman guette les photographes

Le redoutable poison est dans toutes les conversations quand les touristes mettent pied à terre sur l'île Anaconda. Après une heure de pirogue et une courte marche d'approche, ils débouchent enfin sur une clairière où vit un groupe de la communauté Ahuano. Le toit est en paille,

les chiots ont des cicatrices sur les babines, des fillettes jouent pieds nus à grimper aux arbres. Contre un dollar par personne, chacun souffle dans une sarbacane.

L'engin est étonnamment long, léger et précis. « Les indigènes ne s'en servent plus depuis une quarantaine d'années », rassure José, un guide de Tena, qui



Rencontre pendant la marche de nuit...



Les réducteurs de têtes sont passés par là. Celle-ci est authentique et... très ancienne. PHOTOS DNA JEAN MARC THIEBAUT

réussit du premier coup à ficher la fléchette dans un totem planté à quinze pas. Derrière la maison, la tête en surface, un caïman attend les photographes dans un marigot. « La famille le nourrit, mais ne vous approchez pas trop... ». Les embarcations ne sont plus taillées dans des troncs d'arbre. Propulsées par de puissants moteurs, elles fendent le rio Arajuno dans un vacarme qui effraie les martins-pêcheurs. Sur les berges, de gros singes grimacent à l'ombre de la végétation. A bord, personne ne laisse glisser sa main dans l'eau. « José, il y a des piranhas par ici ? »

Tous rêvent d'ocelots et de tapirs

L'hôtel donne directement sur le fleuve. Quatre ans de construction, 17 tonnes de carrelage et 750 000 dollars d'investissement. « Tous les matériaux ont été acheminés sur des bateaux à fond plat », s'étonne encore Alexandra qui dirige le luxueux établissement. Cette

jeune Allemande de 35 ans, originaire de Nuremberg, s'est associée à des Equatoriens pour investir dans cet éco-lodge avec chauffage solaire, planté au cœur de la forêt tropicale. « Les touristes veulent séjourner au plus près de la jungle mais ils ne renoncent pas volontiers à leur confort. »

« Dans notre langue, merci se dit pagrachu » : José Papa-An-di, 44 ans, sympathise avec ses clients ; avant de leur proposer une initiation à la forêt, il les fait répéter des rudiments de quichua. Guide depuis 20 ans, il constate chez les Nord-Américains, les Français et les Allemands un intérêt croissant pour l'Amazonie.

Tous rêvent d'ocelots, de pumas et de tapirs. Avec José, ils pourront observer une colonie de perroquets, écouter le cri du toucan et admirer le papillon-hibou aux ailes aussi larges qu'une feuille de papier.

Le sifflement humide du coupe-coupe

Au-dessus des têtes, la canopée laisse au ciel l'espace d'un mouchoir de poche. La petite troupe progresse dans la jungle depuis quatre heures. Devant, on entend le sifflement bref et humide du coupe-coupe.

Sa lame à la main, José raconte sa forêt, les tiges odorantes de

la plante à citronnelle, les écorces suaves de la cannelle, les fèves du cacaoyer, les feuilles géantes de l'arbre à balsa. « Cette palme, la paja de toquilla, sert à fabriquer des chapeaux, les fameux panamas; elle couvrait jadis les toits de nos maisons... »

On lève le pied pour laisser passer un scarabée large comme une boîte d'allumettes. Une petite tarentule disparaît derrière un tronc.

José mâchouille un morceau de bois où s'agitent des insectes. « Les fourmis qui colonisent cet arbre fabriquent de l'acide citrique, allez-y, goûtez... »

Difficile de dire non. Difficile surtout d'imaginer que nous ne sommes qu'à une centaine de kilomètres de Quito, la tentaculaire capitale de l'Equateur, dont les faubourgs dévorent les flancs des volcans. ■

JEAN-MARC THIEBAUT

► Demain Quito, la capitale au milieu de « l'avenue des volcans »



La forêt bruisse de mille cris et bourdonnements. Qu'est-ce qui se cache derrière la végétation ?

BANANES, CREVETTES ET... ROSES

L'Equateur exporte des roses dans le monde entier. Après le pétrole, c'est une des ressources les plus lucratives du pays avec le commerce de la banane et de la crevette.

Pour les Etats-Unis, les tiges doivent être courtes, de 40 à 70 cm. Les Européens les préfèrent plus longues, de 60cm à un mètre. Pour les Russes, elles peuvent atteindre 125cm. Les Ukrainiens ne jurent que par des tiges d'1m80.

Rosadex, près de Cayambe (120 000 habitants), à 70km de Quito, exporte 14 millions de roses par an. Longtemps connue pour ses élevages de bovins, cette exploitation agricole familiale s'est reconvertie au début des années 1990. Elle exploite 20 hectares de serres et élève 70 variétés de roses. Elle emploie 270 salariés dont 70 % sont des femmes. Le salaire moyen est de 550 dollars mensuels pour 40 heures de travail hebdomadaires.

Trois cents fermes de roses sont en activité dans le pays. Elles bénéficient d'une température moyenne de 22 degrés, d'une terre volcanique et, sous l'équateur, de douze heures de lumière.

Des séjours à la carte, notamment en Equateur, sont proposés par [Marco et Vasco](#), spécialiste du voyage sur mesure en ligne. www.marcoetvasco.fr
Air France-KLM assure un vol quotidien Paris-Amsterdam-Quito.